

Conte de fée sous les Arres

par Patrick Géa

— Paul, c'est très grand, incroyable, c'est incroyable !

Gagné par l'excitation, j'ai lancé la phrase en criant. Devant moi, derrière une étroiture, se dessine un grand trou noir remontant.

Quelques instants plus tard, Paul est à mes côtés. Incrédule, il allume sa lampe torche dont le faisceau traverse le soupirail minéral et accroche un bout de paroi trente mètres plus haut.

L'émotion est trop forte, nous nous embrassons.

Il est 12 h 30 mn en ce jeudi 11 août 2005 et la mythique trémie aval du système d'Anialarra, qui fait la nique à tous les spéléologues depuis vingt huit ans, vient de céder après seulement trois heures de désobstruction.

Cette réussite ne doit rien au hasard ou à la chance. Elle résulte de la pugnacité du SC Avalon – d'abord seul puis en interclubs belgo-néerlandais principalement – qui explore le moindre recoin hypogé des Arres d'Anie espagnoles depuis neuf étés.

Organisation exemplaire

J'ai fait la connaissance de l'équipe un an plus tôt par l'intermédiaire de Christophe Bès, invité au camp 2004 pour l'avoir guidé dans les cavités audoises quelques mois plus tôt.

Attiré par ce lapiaz depuis la lecture des récits de J.-F. Pernette, je m'étais débrouillé pour occuper un des derniers strapontins vacants.

J'avais été décontenancé par le premier contact et les habitudes de vie collective flamande très éloignées des canons d'hospitalité en vigueur dans le Sud de la France. Au bout de quelques jours, cette froide façade avait cédé la place à une réelle et profonde sympathie.

J'avais surtout été impressionné par l'organisation mise en place pour faciliter les travaux souterrains. Tant au camp d'altitude qu'au bivouac souterrain, tout était pensé dans le moindre détail : du PQ à l'oreiller individuel, du sachet de musli au torchon à vaisselle, de la pharmacie au kit secours, rien ne manquait. Cette organisation exemplaire, très efficace, était aussi fascinante que terrifiante pour des esprits enclins à une certaine fantaisie, voire une fantaisie certaine.

Avec un brin de malice, nous avons trouvé une petite faille dans le dispositif que nous nous étions empressés de combler très sportivement : le vin, aussi indispensable à un Méridional que la bière à un Belge. Avec pudeur, nous l'avons nommé thé occitan pour ne pas effrayer nos compagnons d'exploration... qui avaient rapidement pris goût au breuvage. Ascètes les Flamands ? Pas autant qu'on le pense !

Cette année-là, Christophe et moi avons découvert le système d'Anialarra par son côté amont. Pendant trois jours, nous avons recherché désespérément une suite dans la trémie Crèveœur située au terminus du vaste réseau Nostradamus. Ce bivouac nous avait permis de juger sur pièce l'efficacité de l'organisation et pour les confrères d'apprécier nos... prouesses vocales nocturnes.

Pozo Georges

En compagnie de Jean-Pierre Pitot, copain du MASC venu faire une brève visite à la planète PSM, j'aborde l'expédition 2005 avec un unique objectif à l'esprit : le pozo Georges.

Situé à l'aplomb des grandes salles du réseau Nostradamus, à 2280 m d'altitude, cet aven étroit et glacial de quatre-vingt sept mètres de profondeur est un prétendant sérieux au titre d'entrée supérieure du système, lui faisant gagner 120 m de profondeur en cas de jonction.

Après un hiver très neigeux et un printemps avare en précipitations, la neige est présente en abondance dans les cavités d'altitude.

Notre détermination s'enlise dans la zone d'entrée à contourner les bouchons neigeux et déblayer les passages colmatés. Elle se dilue définitivement dans le névé qui recouvre l'éboulis terminal sur deux mètres de hauteur, empêchant toute désobstruction.

Union sans avenir

Pressenti pour faire partie de l'équipe chargée d'installer le bivouac souterrain à proximité de la trémie aval, je suis catapulté dans l'équipe de pointe après une indiscretion anonyme sur mes relations intimes avec les trémies et mon attirance pour le bloc contact.

Si cette décision me ravit en me permettant de concrétiser un rêve vieux de deux décennies, elle éveille des doutes sur ma capacité à suivre un groupe composé de Paul, leader charismatique hyper motivé ; d'Erik, viking du travail acrobatique et de Rudi, benjamin taillé dans un bloc de muscle.

De plus, je me retrouve être le doyen de l'équipe. Le plus âgé avec les plus faibles cannes, voilà une union sans avenir qui m'inquiète un peu. Je me console en me disant que j'avancerai à mon rythme et que mes compagnons n'auront pas d'autre choix que de m'attendre.

L'expérience acquise l'an dernier m'a permis d'alléger mon équipement en remplaçant les bottes par des chaussures et l'éclairage acétylène par un système à leds. J'ai gagné du poids en perdant une source de chaleur appréciable, est-ce le bon choix ?

Fantastique randonnée

Mercredi 10 août Paul qui a gardé ses deux filles au camping nous rejoint vers 8 h.

La descente des quatre cents mètres de puits d'entrée n'est qu'une formalité promptement avalée.

Une fois le dédale de petits actifs traversé, la progression se transforme en fantastique randonnée dans une magnifique galerie inclinée entrecoupée de petites cascades bruyantes.

Nous doublons le cône d'éboulis du FR 3 avant d'atteindre la base du pozo Estella. Des noms évocateurs de l'épopée de la découverte... trente ans plus tôt.

Le plaisir serait total sans le poids des sacs – une dizaine de kilos au minimum – qui réclame une attention de tous les instants pour ne pas se retrouver aussitôt le cul par terre. Pour cette ultime tentative, Paul a sorti le grand jeu : matériel de désobstruction (massette, burin et micro pied-de-biche) ; perforateur Hilti 36 V avec un double jeu d'accus ; matériel de topographie ; corde d'escalade ; une vingtaine d'amarrages en tous genres avec goujons, chevilles spit et cordelette Dyneema plus divers bouts de statiques. Que du léger !

Devant moi, Erik est ballotté en tous sens par un gros boudin rouge, lourd comme une enclume, qu'il porte tant bien que mal sur l'épaule : son kit de travail auquel il a supprimé les bretelles. Il avance sans râler. Un vrai viking courageux !

Arrivés à -550, nous croisons l'équipe conduite par Annette qui ressort après avoir posé le bivouac. Elle a trouvé une terrasse confortable, huit mètres au-dessus de la rive gauche de la rivière, à cent cinquante mètres du terminus. Au pied de la trémie, Tjerk a repéré une fissure ventilée à ouvrir.

Cauchemar des myo-pattes

Quarante cinq minutes plus tard, nous atteignons la zone des voûtes mouillantes. En enfilant la pontonnière, je déchire la jambe gauche à hauteur de la cuisse sur vingt centimètres. C'est chaque fois pareil, je ne suis pas fait pour ce genre de truc collant. J'suis pas de la génération latex !

Le passage est constitué d'une galerie de dix mètres de large sur un mètre vingt de haut. L'étiage étant à son maximum, l'eau ne dépasse pas la hauteur des genoux. Je passe sans me mouiller en transportant le sac à bout de bras. Épuisant !

Nous déposons nos tenues étanches trop tôt et sommes obligés de réaliser quelques acrobaties pour éviter les biefs profonds qui barrent le passage un peu plus loin.

Depuis les voûtes mouillantes, la galerie présente des traces de mise en charge de près de cinq mètres de haut. L'explication ne se fait pas attendre. La rivière bute sur une montagne colossale de blocs peu perméable formant un barrage naturel. Il ne doit pas faire bon être dans les parages à la fonte des neiges... où après un violent orage.

Cette barrière est le point de départ de la dernière partie de la cavité constituée de deux vastes salles supérieures chaotiques séparées par un bout d'actif, et d'un ultime tronçon de rivière menant à la trémie terminale.

La traversée des salles est éprouvante pour mes myo-pattes.

— Plus que vingt minutes ! M'encourage Paul.

Nous arrivons au bivouac cinq heures et vingt minutes après avoir passé le seuil de la doline d'entrée. Je suis crevé... et la journée est loin d'être terminée.

Durant la pose repas, je m'abandonne aux bonnes grâces des mains amies qui virevoltent autour du réchaud à essence. Une heure plus tard, rassasié, je me sens mieux. Il est temps d'aller repérer les lieux.

Reconnaissance

Nous parvenons à la trémie en ordre dispersé.

Dans toute sa largeur, la galerie est barrée par un éboulis qui remonte sèchement jusqu'au plafond. En son milieu, un conduit ascendant, sorte de couloir d'avalanches, débouche dans une fissure est-ouest de quinze mètres de large qui se redresse vers le haut jusqu'à devenir verticale. Une paroi saine en constitue le plafond et la trémie le sol. Le violent courant d'air aspiré remonte vers la voûte.

Je rejoins Paul qui fouille le côté occidental tandis qu'Erik et Rudi ont disparu du côté opposé.

Pour poursuivre l'examen, je m'aventure en libre dans une opposition verticale exposée, les jambes chancelantes de fatigue. Je n'ose effleurer le moindre bloc de peur de l'envoyer sur mon compagnon. La présence de spits indique que la voie a déjà été gravie par nos prédécesseurs.

Au bout de huit mètres de remontée, je débouche dans une courte galerie horizontale gardée par un cairn construit par Paul en 2000. Elle perfore la trémie perpendiculairement à la fissure d'accès qui se pince trois mètres au-dessus mais s'élargit ensuite. Intéressant...

J'emprunte le chemin d'accès normal, balisé de flèches tracées à l'acétylène, qui suit le haut de la fissure... et rejoins Erik dix mètres plus loin dans un nouveau vide latéral. Monté par l'autre côté, il fait le pied de grue devant une étroiture en plafond trop mince pour lui.

J'ai un mal fou à franchir l'obstacle sélectif avec la triple épaisseur de sous-vêtements qui m'enveloppe. Je me retrouve dans une petite poche supérieure où un inconnu a signé son passage d'une croix noire. La poche remonte en direction de la fissure mais un rideau de blocs en interdit l'accès. À revoir...

Avant de retrouver l'impassible viking, je remarque un trou dans le sol de l'extrémité de la fissure dans laquelle s'ouvre l'étroiture verticale. J'élargis rapidement le passage et m'arrête deux mètres plus loin à l'entrée d'une poche spacieuse dans la trémie défendue par un gros bloc qui me barre la route. Il faudra revenir...

Réseau 2000

Entre-temps, Paul et Rudi ont retrouvé la cheminée conduisant à la petite galerie suspendue découverte quatre ans plus tôt : le réseau 2000. Un bout de nouille resté en place leur a permis de rejoindre facilement la base du puits remontant dont l'escalade est projetée. Ils y déposent le matériel amené à cet effet.

Après avoir rassemblé nos affaires éparses, nous montons à leur rencontre.

Paul m'amène au terminus de la galerie tectonique pour examiner le bouchon de blocs qui aspire légèrement. Nous pistons le courant d'air à l'aide de bâtons d'encens et pendant une heure dégageons la base des blocs qui semble moins hermétique que le bouchon principal. C'est le moment que choisit mon éclairage pour tomber en panne d'accus... alors que ma Tikka de secours est restée près de la tente. Nous nous arrêtons sans voir de vide substantiel. Le doute commence à gagner mon partenaire. C'est pas gagné !

Nous retournons au bivouac en proie à l'indécision en retrouvant la fissure ventilée de Tjerk dans la partie basse de la trémie. Elle est fine, très fine, pendant longtemps, très longtemps...

Tenaillés par la faim, mes compagnons se précipitent sur la bouffe tandis que je savoure tranquillement un verre de thé occitan. Erik exhibe sa source unique de protéines, un énorme saucisson à l'ail qui devient aussitôt l'objet d'allusions grivoises. Avec mon morceau de saucisse sèche, je ne soutiens pas la comparaison.

Je parviens à faire des envieux lorsque j'étales une paire de sandales dans lesquelles je me glisse avec délice après avoir enfilé une paire de chaussettes sèches.

Après de mûres réflexions, Paul dévoile son plan d'attaque. Erik et Rudi commenceront l'escalade du grand puits remontant tandis que nous irons faire parler la poudre dans les passages repérés dans la trémie terminale.

La veillée est réduite à sa plus simple expression. Erik s'enferme dans son hamac chauffant en emportant son saucisson géant... c'est du moins la rumeur qui circule sous notre tente. Une fois installés dans les duvets neufs, nous sombrons dans un sommeil réparateur, le bruit de la rivière couvrant toute vocalise suspecte.

Prévoyant, j'ai fait suivre un bout de fromage que je grignote en milieu de nuit, réveillé par un coup de fringale. C'est bon de connaître ses faiblesses !

Ultime tentative

Jeudi 11 août Premier levé à 8 h, Paul met immédiatement le réchaud en route.

C'est le jour J, celui de la dernière tentative. Si on ne passe pas aujourd'hui, c'est retour à la surface avec armes et bagages pour tous demain.

— Une chance sur cent ! a confié Paul à Annette avant de descendre en évoquant les possibilités de réussite. Je pense être de retour vendredi, a-t-il rajouté à l'adresse de ses filles.

Nous avalons le musli en plaisantant avec peine, conscients de l'enjeu de la journée. Des relents de morosité planent dans l'obscurité.

Une heure et demie plus tard, nos équipes se séparent.

Je propose à Paul de commencer par l'endroit le plus facile, celui que j'ai ouvert hier.

Pour s'échauffer, nous élargissons l'étranglement vertical à la massette puis Paul pulvérise une arête massive avant de pénétrer dans une poche éboulouse de cinq mètres de long. Vers le haut, ça pince de partout. J'avisé un passage inférieur qui m'amène dans un vide plus petit décalé vers l'est. Les départs se ferment de tous côtés à l'exception d'une petite cheminée encombrée de cailloux instables. Mon sixième sens entre en action. Je deviens pierre parmi les pierres, nouant un lien complice avec chaque caillou que je déplace délicatement, anticipant chaque mouvement minéral.

Je m'infiltre dans le passage le plus légèrement possible, atteins une cloche fielleuse et stabilise la zone pourrie avant l'arrivée de mon compagnon. Sa lampe ne rencontre que murs croulants prêts à se casser la gueule. Cette branche est bouchée, et pour longtemps.

Nous passons au deuxième objectif, le rideau de blocs de la petite poche supérieure.

Paul plante son dard meurtrier dans un caillou en plafond, atomisant une partie du rideau de blocs. Un vide pénétrable se devine au-dessus d'une clé de voûte menaçante retenant un éboulis. J'ose à peine glisser un œil en retenant ma respiration. Paul n'en fait qu'une bouchée.

Tous les sens en alerte, je remonte ausculter la saloperie instable. Pendant une demi-heure, mes nerfs sont soumis à rude épreuve pendant le nettoyage de la poche et la purge du vide supérieur au pied-de-biche. Confiant en mes gestes, Paul attend patiemment en contrebas que cesse le déluge.

Instants de liesse

La suite est un conte de fée... de ceux qu'on raconte le soir aux enfants pour les endormir.

Je pénètre dans le vide supérieur, franchis une chicane entre deux gros rochers et débouche dans un élargissement de la grande fissure encombré de blocs. Je remonte sur trois mètres pour m'arrêter devant le passage qui déclenche mon cri de joie.

C'est complètement dingue. Il y a quelques heures à peine, nous étions assaillis par le doute et maintenant c'est un bonheur immense qui nous submerge. Quel revirement de situation !

Pareille surprise est l'apanage des grands réseaux. Des souvenirs identiques, vieux d'une vingtaine d'années, refont surface : c'était dans les Picos de Europa, la cavité s'appelait Red de Toneyo.

— Tu te rends compte, Paul, le SC Avalon vient de rentrer dans la légende ! Après ce coup, je peux prendre ma retraite !

Plus sceptique, Paul répond à mon enthousiasme par une moue dubitative. Il a du mal à croire que l'obstacle a été vaincu aussi rapidement.

Nous interrompons le chantier pour annoncer la bonne nouvelle aux grimpeurs.

Nous les retrouvons au bivouac en train d'absorber un bol de nouilles chinoises. Nous partageons le saucisson à l'ail de l'amitié pendant que Paul les informe de la découverte en... flamand. Je ne capte rien à leur conversation mais remarque que les yeux des grimpeurs se sont mis à briller d'une étrange lueur.

Premiers pas dans l'inconnu

C'est reparti pour une après-midi pleine de surprises et d'émotions.

Il faut d'abord élargir l'étranglement vertical de départ, toujours infranchissable pour Erik.

Tandis que Paul s'acquitte de la tâche, j'aménage le chemin dans la trémie en envoyant valser les pierres instables dans la pente.

Le résultat du travail du boss est inquiétant... comme prévu. L'ablation du bloc principal a mis au jour une zone instable. Paul fait appel à mes services pour l'assister dans la sale besogne. Un rocher dangereux reste bloqué au milieu du passage et il est impossible de le retirer sans provoquer un effondrement général.

Il s'attaque au dernier verrou en y appliquant sa recette magique et s'extirpe de la trémie à 15 h 15. Une page d'histoire est définitivement tournée... longue vie à celle qui commence !

L'ouverture du passage a fracturé un bloc retenant un éboulis latéral. Il a une gueule patibulaire mais semble encore solide.

Nous nous retrouvons à la base d'une grande salle en forme de demi-entonnoir, au pied d'un mur vertical de quatre mètres que chacun escalade à sa façon. Nous gravissons ensuite une pente raide sur vingt mètres et butons sur des parois pourries, salmigondis de rochers et de terre.

Paul s'y aventure délicatement et atteint une corniche très ébouleuse quinze mètres plus haut. En progressant vers la gauche, il se retrouve devant un ressaut aérien à franchir. Au-dessus, ça paraît énorme mais la corde est devenue indispensable pour continuer.

Le déséquipement de l'escalade de vingt mètres effectuée ce matin par la cordée Erik-Rudi est devenu une nécessité. Les mêmes se collent à la tâche avec le regret d'abandonner un travail inachevé.

Pendant ce temps, nous commençons la topographie et trouvons un nom au passage clé : les Lombrics Zappaïens, en hommage à Frank Zappa, génial compositeur-guitariste américain, anticonformiste subversif pour qui nous partageons une passion commune.

Chargés de tout l'attirail, Erik et Rudi nous doublent entre deux visées et vont équiper une voie de montée sûre dans la partie haute de la salle. Par souci d'économie, ils ne posent qu'un goujon en tête de puits... osé ! Erik franchit facilement le ressaut et prend pied dans une salle supérieure.

Mur cyclopéen

Nous le rejoignons et ensemble remontons dans l'euphorie un grand éboulis revenant au-dessus de la salle inférieure. Vingt mètres plus haut, un mur de blocs titanesques barre le conduit sur toute sa largeur, environ vingt-cinq mètres. Une rapide recherche d'un passage entre les rochers échoue. Douze mètres au-dessus de nos têtes, en plafond, un trou noir attire notre regard. Une escalade musclée sera nécessaire pour l'atteindre... demain. D'après la montre-altimètre de Paul, nous sommes cent mètres au-dessus de la rivière et aucun départ descendant n'est visible. Inquiétant...

Nous visitons l'autre côté de la salle qui se dédouble. En suivant la paroi ouest, nous parcourons un beau tronçon concrétionné qui s'arrête quatre-vingt mètres plus loin sur un colmatage très plat, idéal pour installer un bivouac. L'autre paroi nous mène à la base d'un vaste puits remontant. Aucun passage vers la rivière n'est aperçu. Le doute s'amplifie, renforcé par la perte du courant d'air depuis la sortie de la trémie.

Nous retournons au bivouac à 21 h et arrosons dignement la découverte au thé occitan en dégustant un morceau de... saucisson à l'ail.

Paul s'interroge sur les noms à donner aux salles découvertes. Il avance celui de Fritz pour la salle inférieure, en mémoire de Fritz Künzel, spéléo catalan qui a fait une pointe mémorable avec lui en 2001, au terminus du Réseau 2000, avant de trouver la mort dans un siphon trois semaines plus tard.

Le monde spéléo est décidément petit, j'ai connu Fritz en 1988. Avec son club, le GE Pedraforca, il prospectait une zone des Picos mitoyenne de la notre, et nos groupes partageaient le même campement. Lors d'une sortie souterraine, il m'avait assisté dans la topographie de la rivière des Chufas, branche amont du Red de Toneyo. Souvenirs, souvenirs...

Aucune proposition n'est avancée pour la salle supérieure, c'est la panne sèche.

Je suggère l'utilisation d'une thématique originale, à l'image des titres de films retenus au Gouffre des Partages, capable d'immortaliser l'empreinte avalonnesque sur cette partie du système : pourquoi pas les grands explorateurs belges ? Ma proposition fait un flop, il faut trouver autre chose...

Nous n'avons pas rejoint la tente depuis une demi-heure qu'un hurlement nous fait sursauter. C'est Erik qui vient de se cramer les doigts en manipulant sa bougie. Quel coquin !

Cri sauvage

Vendredi 12 août La nuit a porté conseil. Paul a une réponse simple et évidente : les héros de BD belges. Bon sang, mais c'est bien sûr ! Comment ne pas y avoir pensé plus tôt !

La feuille de route de la journée tient en deux mots : topo et escalade. La composition des équipes change. Je permute avec Rudi.

Tandis que les topographes relèvent les contours de la salle des Marsupilamis – la salle supérieure – Erik et moi recherchons un shunt à l'escalade du barrage monumental et dénichons un passage derrière un bloc qui en court-circuite la première moitié. La seconde partie est incontournable et très physique : une dalle lisse et surplombante de cinq mètres de haut.

Je laisse volontiers cette tâche à Erik, commis d'office en pareille situation. Il ne reste que quatre goujons pour atteindre le sommet... Joyeux programme !

Il s'acquitte de sa mission avec aisance et efficacité, sans avoir à sortir le tamponnoir à spit. Parvenu au deux tiers de la dalle, il commence à s'exciter sur les étriers :

— Il y a une salle, énorme !

Il franchit l'arête sommitale dans un ultime effort et disparaît de ma vue. Il pousse un cri sauvage suivi d'un coup de sifflet qui se répercutent loin, très loin dans les ténèbres.

— Des centaines de mètres, la salle fait des centaines de mètres !

Cul-de-sac géant

En bas, c'est l'effervescence même si je suis plus réservé sur l'appréciation de la distance. Tandis qu'il équipe la verticale, je rassemble le matériel en informant les stakhanovistes du décamètre qui ont vaguement entendu le cri de victoire.

Je retrouve Erik qui n'a pas bougé et l'exhorte à faire une petite reconnaissance.

— Ensembles, tous ensembles ! Me répond-t-il.

Je double l'amarrage et me retrouve à ses côtés au fond d'un creux, en bordure d'une grande salle. Quelques mètres au-dessus, un seuil rocheux nous empêche d'en apprécier la grandeur.

Je reprends mon harcèlement jusqu'à le décider à grimper jusqu'au seuil. Amateur de suspense, il s'arrête deux mètres en contrebas du point convoité. L'enfoiré est passé maître dans l'art de faire durer les préliminaires !

Finalement, c'est le président qui le franchit. Au-delà, les proportions deviennent énormes, déclenchant des hourras de victoire.

La paroi de droite apparaît sous son véritable visage, l'arête d'un gigantesque bloc aussi gros qu'un immeuble. La paroi de gauche s'efface derrière une langue d'éboulis que nous remontons sur une cinquantaine de mètres jusqu'à une crête qui semble occuper le centre de la salle.

Après une brève incursion sur le versant opposé de l'éboulis, nous revenons sur la crête qui se dirige vers l'ouest. Cent mètres plus loin, nous touchons l'extrémité de la salle où un gros puits arrive en plafond.

Nous rebroussons chemin en suivant le flanc sud de l'immensité. Paul descend dans une crevasse en contre-paroi sans suite, longue de quarante mètres, avant de reconnaître la bordure orientale de la salle, constituée par la base d'un immense puits remontant.

L'estomac dans les talons, nous cassons la croûte sur la langue d'éboulis en faisant un point rapide. L'euphorie s'est évanouie dans les brumes du doute. Nous n'avons fait que monter, nous éloignant toujours plus de la rivière – qui coule entre cent trente et cent quarante mètres sous la salle – sans découvrir la moindre suite ou le moindre courant d'air. Serions-nous dans un cul-de-sac géant ?

Paul décide de reprendre les visées avec Rudi, nous enjoignant de trouver rapidement la suite de la cavité sous peine de poursuites nocturnes innommables. Entre la menace patronale et la gloire, nous n'hésitons pas une seconde...

Larmes de Pierre

Lors du franchissement de l'escalade d'accès à la salle, l'équipe topo sent le courant d'air ascendant qui nous avait échappé à l'aller. La suite se cache quelque part dans la salle, c'est maintenant certain !

Cette nouvelle nous revigore. C'est avec une ardeur nouvelle que nous reprenons les investigations.

Notre recherche nous conduit d'abord à la base de l'immense puits remontant en contournant l'immeuble pétrifié. Au pied d'une cheminée secondaire, nous repérons l'amorce d'une petite galerie soufflante derrière une grosse lame infranchissable.

Nous suivons ensuite la faille responsable de la trémie aval, présentant un long miroir vertical qui a conservé la brèche formée lors du glissement des compartiments entre eux. Alentour, la paroi broyée a exsudé de ses multiples blessures des larmes de pierre écarlates figées pour l'éternité : de l'hématite.

Erik, de plus agité, ne cesse de répéter :

— c'est vide dessous, je le sens !

Son pressentiment est exaucé trente mètres plus loin, au bas du versant opposé à l'éboulis d'entrée. Un sombre couloir horizontal s'amorce parallèlement à la paroi de la salle. Nous n'avons que de quelques mètres mais avons la certitude de LA tenir. Une bonne aspiration nous caresse la nuque.

Nous érigeons fébrilement des cairns et allons faire une petite reconnaissance. La pente s'accroît brusquement et nous nous arrêtons au sommet d'un grand toboggan rocheux très raide. Les cailloux

roulent sur une trentaine de mètres. Impressionnant ! Même en tendant l'oreille, aucun bruit de rivière n'est perceptible...

Revenus à l'entrée du couloir, nous recouvrons nos esprits en attendant les topographes qui ont investi la salle.

Rivière fossile

Une fois réunis, nous filons reconnaître le toboggan. Après quinze mètres de descente prudente, Paul stoppe devant un ressaut vertical que je contourne sur le côté. Nous atteignons une grande rampe ébouleuse qui vient mourir au départ d'une galerie horizontale.

Nous avançons de surprises en surprises, de plus en plus fascinés par le paysage rencontré. La galerie est un ancien lit de rivière, maintenant fossile et superbement concrétionné. Le sol est couvert de remplissages de galets de flysch centimétriques et de terrasses argilo-sablonneuses.

Nous mettons un terme à la progression merveilleuse au bout de cent mètres. Terriblement assoiffé, j'obtiens de pousser jusqu'à un entonnoir visible un peu plus loin.

Alors que j'aspire le contenu de petites cupules, mes compagnons poussent des hurlements de joie. En pleine paroi, ils viennent de découvrir une lucarne très ventilée donnant dans un puits taillé dans une fissure perpendiculaire. Les estimations de sa profondeur varient entre trente et cinquante mètres. La prochaine équipe va se régaler !

Je ne suis pas d'un tempérament collectionneur mais pour cette sortie historique j'emporte un galet de flysch qui rejoint l'échantillon d'hématite déjà glissé dans ma poche de poitrine.

De retour à la salle, nos équipes se séparent. Paul et Rudi finissent le bouclage de la salle au pas de course. Avec Erik, je termine l'aménagement de la trémie en cassant une lame gênante.

Nous retrouvons le bivouac vers 18 h 30 et rangeons le matériel pendant que l'eau du repas chauffe.

L'équipe topo arrive trente minutes plus tard. Un rapide calcul permet d'estimer à 650 mètres la première réalisée en deux jours. Pas mal pour une sortie vouée à un échec annoncé !

La dernière nuit s'annonce courte. Afin d'assister à la réunion de l'ARSIP qui débute demain en début d'après-midi, nous décidons de faire sonner la montre à cinq heures.

Sardine contre saucisson

Samedi 13 août. J'entrouvre à peine un œil que Paul m'interpelle :

— C'est quatre heures, ça fait une heure que je tourne dans mon duvet, qu'est-ce qu'on fait ?

— On se lève !

La nuit a accouché de deux nouveaux noms : Gargamel, pour la salle géante et Schtroumpfs pour la rivière fossile.

L'heure gagnée permet d'aborder la remontée sans précipitation. De fait, le petit-déjeuner, le rangement du bivouac et la répartition du matériel durent nonante minutes. Nous entamons la remontée à 5 h 30.

Les sacs sont beaucoup plus légers qu'à la descente et nous progressons à bonne allure. Devant, Rudi joue le rôle du lièvre, je ferme la marche en faisant la tortue.

Nous franchissons les voûtes mouillantes sans ponto. La menace d'être bloqué au dernier moment par une crue disparaît.

Nous nous octroyons une brève halte à la base du Pozo Estella et une pose repas au carrefour du réseau Nostradamus, après trois heures de crapahut. Je partage une boîte de sardines... diversement appréciée durant la remontée des puits d'entrée. Manière élégante de dire que la sardine française détrône le saucisson à l'ail belge au palmarès du produit le plus indigeste.

Nous retrouvons les Arres noyées sous un soleil éclatant vers midi. Qu'il fait bon sentir le parfum léger de la nature !

Réincarnation du Prophète

Mes rêveries sont balayées par l'impatience des trois confrères qui se précipitent vers le camp d'altitude.

Après la photo souvenir, Paul disparaît vers les hauteurs pour téléphoner à Annette. Je me restaure sur le pouce et vais rejoindre Erik et Rudi qui s'impatientent près des tentes. Nous retrouvons Paul sur la crête frontrière. Il n'a obtenu que la messagerie...

Nous repartons aussitôt. J'ai l'impression d'être en compagnie de trois lapins blancs qui courent en répétant : « *en retard, on va être en retard !* » Il ne leur manque qu'un gros réveil autour du cou.

Nous atteignons les véhicules à 13 h 45 et arrivons au chalet de l'ARSIP un quart d'heure plus tard. Annette est sur place, radieuse... elle a bien reçu le message !

Le maître de cérémonie, Michel Douat, s'avance :

— N'en dites pas plus... tout à l'heure à la réunion ! Et se tournant vers Paul, il rajoute :

— Je t'ai réservé un bon créneau.

Comme par enchantement, on nous apporte de la nourriture et du vin. C'est jour de fête !

J'arbore un collier en fil de détonateur dans lequel est enfilée, tel un talisman, la rondelle d'un des goujons qui a permis d'accéder à la salle Gargamel.

La réunion débute en retard. Quand arrive le tour de Paul, tous les regards convergent sur lui comme s'il était la réincarnation du Prophète. Avec un art consommé du suspens, il n'aborde la découverte majeure qu'après un tour d'horizon exhaustif des autres réalisations de l'expédition.

Il commence à relater l'épopée de quatre jours avec un plaisir non dissimulé, n'hésitant pas à lâcher quelques anecdotes croustillantes. Au milieu de son exposé, il se mélange les pinceaux dans la chronologie des événements, laissant à penser que la première a été sacrifiée au bénéfice de repas incessants. Annette réplique aussitôt par une remarque amusée : « *Mais vous n'avez fait que bouffer !* », qui déclenche l'hilarité générale.

La réunion se termine par une sangria monstre qui me permet d'approcher quelques figures emblématiques de la PSM ainsi que d'anciennes connaissances audoises : Annick et Jean qui bossent sur le secteur d'Isseaux.

Avant de prendre congé de la joyeuse bande d'allumés, je concrétise mon engouement pour ce massif mythique en devenant membre de l'ARSIP, geste symbolique qui me donne l'impression de rentrer à mon tour dans la légende.